

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Roger Lemelin sur la pente douce

Marie-Claire Girard

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, M.-C. (1992). Roger Lemelin sur la pente douce. *Lettres québécoises*, (66), 4-4.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Roger Lemelin sur la pente douce

Un géant de notre littérature vient de nous quitter. Il fut l'un de nos premiers écrivains urbains.

ROGER LEMELIN m'a toujours fait penser à un défricheur qui ouvre partout des chemins et des chantiers et ne range rien derrière lui : un dérangeur d'idées. Débrousser, essarter, épierrer, puis ensemer, avec une écriture un peu grossière, pas trop raffinée, labourant les sillons des phrases avec des mots de tous les jours et des dialogues empruntés au parler populaire des quartiers de Québec qu'il avait bien connus. Véritable pionnier du roman urbain, Lemelin a déblayé et a frayé le chemin à de nombreuses générations d'écrivains pour qui la ville représente l'appartenance, devenant chantres du ciment, du granit et de l'asphalte. Mettant en scène des personnages pour qui le terroir existe à peine, donnant le coup d'envoi et consacrant en même temps la modernité d'une littérature qui va vivre en accéléré et rattraper bien vite le temps perdu.

Le nom de cet écrivain a été connu de tous grâce à la télévision. Bien avant de savoir qu'il était l'auteur de romans, les gens de ma génération (et nos parents et grands-parents) se sont familiarisés avec le scénariste, le créateur de personnages qui nous ressemblaient, qui parlaient comme nous. Les Plouffe, cette famille québécoise à jamais immortalisée, microcosme de nos familles à nous, de notre quartier, de notre société. De la mère manipulatrice et abusive en passant par le doux rêveur mystique, le père faible et dominé, la vieille fille romantique et frustrée et le sportif doué sur qui reposent les ambitions de toute la famille. Les Plouffe symbolisent tout autant l'Amérique qu'une famille noire ou juive du Bronx dont les rêves sont aussi à la démesure du pays qu'ils habitent. Les ambitions sont semblables : pour s'en sortir, il y a le scintillement pailleté de la gloire sportive, le Noir qui veut devenir boxeur, ou Guillaume qui veut lancer pour la ligue américaine de baseball — ou alors on peut toujours devenir écrivain.

J'étais allée voir la magistrale adaptation des *Plouffe* par Gilles Carle avec un Européen de l'Est qui n'avait jamais entendu parler du Québec des années cinquante. Et j'avais compris que le film (et le roman) comportaient un attrait universel : l'histoire d'une famille aux personnalités typées, aux rêves ambigus, habitée par la crainte de viser trop haut même si le barreau de l'échelle sur lequel ils désirent se hisser semble un but bien dérisoire, au fond. Ovide et son pathétique amour pour l'opéra qui le rend parfois ridicule, Guillaume et son intelligence limitée, mais qui possède un talent fou pour lancer une balle vite et fort, Rita et ses ambitions médiocres de courtisane de quartier populaire, le père écrasé par la vie et plein de la candeur de ceux qui n'ont pas eu de véritable enfance, et maman Plouffe, qui aurait pu s'appeler maman Rosenberg. Cette famille-là, c'est le réel dans toute son ampleur et son ambivalence, qui rit et qui pleure, qui crie et qui



souffre en silence des blessures les plus profondes et les plus indicibles, une famille où l'on s'aime, mais où on ne se le dit pas. Gens de peu de mots, jamais apaisés, qui portent sur leurs épaules la tristesse inouïe d'un monde tissé de légendes dans lesquelles on ne croit plus. Si les personnages romanesques sont les émissaires des écrivains, Lemelin s'est servi des Plouffe pour nous dire qu'il fallait avancer et sortir de dessous les jupes de maman. L'éloge d'une cuisine de province n'a jamais mieux été faite. Un éloge plein d'une tendresse ironique et cinglante qui réussit cet exploit : nous faire comprendre que le temps ne réussit pas à rendre ridicules des instants et des personnages qui ne le furent pas.

Marie-Claire Girard

À celui qui a manqué de temps

Salut, Denis Bélanger

EN CE DIMANCHE APRÈS-MIDI où nous étions nombreux à essayer d'apprivoiser ta mort, j'ai vu à quel point tu étais iceberg et paquebot costaud, entraînant dans toutes sortes de mers tes innombrables parties cachées. Je ne connaissais personne de tes autres mondes : tu en sillonnais plusieurs avec ton élégante intelligence. L'unique facette de ton iceberg à m'être familière était celle de l'écriture, et elle était assez vaste pour y faire tenir, insubmersible, notre amitié.

Puisque c'est de toi que je te parle, il faut bien que j'en vienne à prononcer le mot courage. Ce n'est pas un petit mot, quoiqu'il serve souvent à recouvrir de petits sens qui ne lui conviennent guère. Je crois bien que c'est de cela que je vais m'ennuyer le plus, de ton courage terrible, non seulement face à la maladie maudite, mais face à la vie vivante, face à l'écriture. Tu avais l'œil et le nez incisifs. Tu ne connaissais pas la complaisance. Tu n'étais jamais satisfait de toi-même, et rarement des autres, il va sans dire. En cette époque de flagornerie mollassonne où les médailles débordent des poitrines, c'était un tel bonheur d'être implacable en ta compagnie, un tel fou rire, aussi, parce que la médiocrité arbore de bien désopilants visages.

On s'était dit nos quatre vérités, en écriture. On s'était dit que ça servirait à être meilleur, la prochaine fois. On s'était juré qu'on avait le temps d'être meilleur. J'aimais tellement te voir comme un coureur de longue haleine à mes côtés, aussi peu pressé que moi-même d'arriver à destination. Mais le temps, sacrament, Denis. Le temps de venir voir ma Minerve, le temps d'écrire plus loin et plus profond, le temps, éceurant, s'est arrêté.

Il fait bien seul, maintenant, dans la course à reculons. Les joueurs sont en avant, les crocs-en-jambe pullulent à la ligne d'arrivée. Peut-être faudrait-il que je sprinte davantage. Peut-être me reste-t-il à tenter d'être meilleure pour deux.

Salut, Denis Bélanger. Donne-moi du courage.

Monique Proulx

